

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous avons assisté dernièrement à la grande fête de charité organisée par Mme la duchesse de Chevreuse à l'hôtel de Luynes. Réunion extrêmement brillante où tout se trouvait réuni, le cadre et le tableau. Noms aristocratiques, jolies femmes, riches toilettes, hôtel grandiose, jardin superbe, — et, dorant le tout, un soleil radieux.

Quant au programme de la fête, il était à la hauteur du milieu dans lequel il devait se développer: un concert digne de dilettantes consommés, une comédie en vers et inédite, vrai régal pour le cœur et l'esprit.

La pièce en question, *l'Oiseau bleu*, est un petit poème en un acte, plein de sentiment et de charme, d'un tout jeune poète, M. Pierre Elzéar. Elle a été délicieusement interprétée par Mlles Sarah Bernhardt et Blanche Baretta, MM. Laroche et Chéri, de la Comédie-Française. Ajoutons que *l'Oiseau bleu* a eu un véritable succès et que l'attendrissement des spectatrices était visible. N'est-ce pas là un hommage flatteur ?

Ah ! Mme la duchesse de Chevreuse fait bien les choses ! C'était hier un bal magnifique au profit d'illustres infortunés ; aujourd'hui, c'est une matinée en faveur des sociétés ouvrières de la banlieue. Au surplus, la charité proverbiale de la duchesse est connue ; plus peut-être que sa manière de faire. Elle dirige elle-même, du fond de son oratoire, l'organisation de toutes les fêtes et réunions de charité, avec un zèle et une activité admirables ; mais lorsque tout est prêt, elle disparaît complètement. Depuis la mort de ses enfants, elle vit loin du monde, quoique au milieu de lui, et passe sa vie à faire le bien.

Il nous serait impossible de citer toutes les jolies toilettes de cette matinée élégante ; passons seulement une revue rapide. — La jeune duchesse de Chaulnes monte et descend les belles allées du jardin, vêtue d'une longue robe de faille blanche, garnie de plissés et de hauts volants de Chantilly. Son chapeau est une

couronne de lierre. — La jolie comtesse de Moltke fait les honneurs d'un buffet en plein air avec une grâce irrésistible. Elle porte une toilette bleu pâle, d'une simplicité relative, en faille ou crêpe de Chine (nous n'osons nous prononcer) ; la jupe est unie et à longue traîne ; le tablier tunique et le vêtement, une sorte de dolman, sont entourés d'une broderie de soie rose. Quant au chapeau, c'est un nuage bleu posé en couronne.

Voici encore quelques souvenirs, mais ici les noms nous échappent : — Jupon à longue traîne en faille noire, garni de trois volants terminés par des plissés. Trois tabliers pointus, en crêpe de Chine noir, entourés de malines, sont drapés et entrecroisés de la façon la plus gracieuse ; ils sont réunis derrière, sous un pli Bulgare en crêpe de Chine, couché jusqu'au milieu du jupon. Ce pli ajouté est assujéti au bord inférieur de la cuirasse, très longue derrière. Celle-ci, à manches Louis XVI, avec volants de malines, est garnie au milieu, devant, de dentelle coquillée entremêlée de nœuds papillon, en ruban bleu électrique, se continuant jusqu'au bas du tablier. Le chapeau en crin noir, à passe relevée, est doublé par devant d'un couléssé bleu, avec nœud papillon en ruban noir et boutons de roses thé ; même garniture et roses épanouies sur le dessus.

Voici qui va contenter nos correspondantes : c'est une robe de jaconas blanc à broderies mates, faite de forme princesse et posée sur une robe en faille

lilas. Elle est à traîne derrière et presque toujours flottante devant, où elle s'ouvre en redingote, avec des nœuds papillon en ruban lilas. Chapeau en crin blanc, garni de violettes de Parme mélangées de boutons d'or ; brides et voilette en tulle blanc.

Le *Derby* a été, cette année, aussi brillant que possible ; il y avait un monde considérable à Chantilly, au point que dans l'enceinte du pesage on pouvait à peine circuler. Quant aux toilettes, un jeune homme nous résumait ainsi l'impression



P. N° 262. — CHAPEAU *Blanche Baretta*.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

générale : « Des toiles à matelas habilement disposées et gentiment portées! » Nous n'ajouterons rien à cette opinion, tant la formule est vraie. Cette rage pour les tissus à carreaux va toujours croissant; sa fureur même finira par en tuer la vogue. Il y a deux ans, la mode était aux pois; l'an passé, elle était aux rayures : que sera-ce en 1876 ?

Le costume de toile se pose de plus en plus, on le rencontre partout : la saison le demande et la mode s'y prête ! En dehors des toiles à matelas, l'un est fort bien vu, et l'on en compose des toilettes appréciées; des garnitures en broderie anglaise, prises sur l'étoffe même, font prime : rien n'est plus « comme il faut ». On mélange aussi deux couleurs : écru et marron, gris et bleu. — Nous avons vu, en ce sens, un costume d'un fort bon goût : jupon gris entouré de volants plissés, à bords et tête lie de vin. Long tablier carré, garni de biais de même nuance, avec coulissé sur les côtés derrière, et coquillés lie de vin se réunissant par des nœuds au milieu. Corsage gris; manches, col-rabat et poches en toile lie de vin.

La manche devient de plus en plus un point capital de la toilette; il faut compter avec elle, la faisant toujours ressortir : vantageusement du corsage. Tantôt elle est d'une étoffe et d'une couleur différentes : alors sa forme est simple; si, au contraire, elle est semblable, il faut la façonner extrêmement. Dans un lieu de réunion élégante, on voit un certain nombre de manches transparentes : en dentelle souvent, mais bouillonnées, coulissées, avec des semblants modestes pour dissimuler le bras nu... chargé, lui, de donner la note gracieuse ! Beaucoup de femmes, par un sentiment respectable, préfèrent la manche Louis XVI, plate jusqu'au coude, où elle se termine par un volant de dentelle. C'est plus sérieux, paraît-il.

Avec la première de ces manches, on devine le bras; avec la dernière, au moindre mouvement, on le voit jusqu'au coude. — Laquelle des deux, s'il vous plaît, est la plus honnête ? *That is the question!*...

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 262.

CHAPEAU *Blanche Baretta*. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe relevée en diadème et bandeau de clématites posé sur velours. Echarpe de gaze blanche autour de la calotte, avec simple nœud; nid de clématites sur le sommet, avec longue traîne tombant derrière.

G. N° 327.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — Costume en toile grise. — Jupon à traîne; pouff légèrement accentué et quadruple pli derrière; volant plissé devant. — Tablier carré de même étoffe, couvert de broderies faites en deux tons gris, puis encadré d'un volant assorti et brodé; enfin, il est coulissé avec tête derrière, où il reste fixé près du pouff. — Corsage cuirasse à grandes basques arrondies devant et derrière, avec broderies et volant pareils à ceux du tablier. Le volant se répète en jockey dans le haut des manches; celles-ci, coulissées très finement, se terminent par un plissé remontant et un cornet plat, avec nœud de ruban entre les deux. — Lingerie plate en toile, avec ourlet à jours, et large cravate en grenadine noire. — Chapeau de paille anglaise, à passe renversée devant, formant le bavolet derrière; bandeau en jasmin, ruban noir autour de la calotte et nœud papillon derrière.

2. Costume en toile écru. — Jupon à courte traîne unie, garni devant d'un volant surmonté de bouillonnés et de coulissés. — Tablier brodé en marron et havane, entouré de franges grelots assorties aux teintes de la broderie, puis drapé et fixé derrière, avec de longs pans brodés et garnis de même. — Corsage genre cuirasse, lacé derrière, brodé et garni de franges; manches ouvertes jusqu'au coude, couvertes de broderies, avec franges dans le bas. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée; cravate en ruban marron. — Chapeau de même forme que le précédent, garni de ruban et de boutons d'or. — Ombrelle-canne en toile écru, brodée comme le costume.

G. N° 528.

TOILETTE DE DINER. — 1. Robe en faille réséda. — Jupon à longue traîne, entouré d'un volant garni d'un plissé et monté par groupes de coulissés. — Deux écharpes, pliées à plis remontants, entourent le jupon, en le bridant du haut, et restent fixées derrière sous de larges nœuds de faille à bouts frangés. Les plis de ces écharpes sont rayés de distance en distance par des bandes coulissées, et le bord inférieur est garni d'un plissé. — Corsage à basques rondes et plates; trois gros liérés rayent le milieu du dos, et deux autres les devant. Le haut, ouvert en châle, est orné d'un fichu à plis remontants, que termine un plissé fixé devant par un nœud à bouts frangés. Manches rondes et plates, avec parements garnis de plissés et de nœuds.

2. Même toilette : aspect du corsage par devant.

Description de la planche coloriée n° 1232.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Toilette en faille réséda de deux tons. — Le devant de la jupe est en faille claire coulissée par de grosses gances; des écharpes retenues par des agrafes de passementerie relient le devant à la traîne. Derrière, trois gros plis formant bouillonnés vont de haut en bas; ces bouillonnés peuvent être avantageusement remplacés par trois plis tuyaux d'orgue, tout unis, bien entendu. — Corsage cuirasse ouvert en cœur; manche coulissée, avec agrafe de passementerie devant et volant dans le bas. — Chapeau de paille à larges bords. Guirlande d'œillets blancs. Sur la calotte, nœud de faille mais retenant une aile teintée. Touffe d'œillets tombant en arrière.

2. Toilette de jeune fille, en foulard rose. — Le devant est tout uni; quatre volants superposés garnissent les côtés et la traîne. Le corsage, de forme princesse, ne fait qu'un avec la tunique, laquelle est garnie de quatre coulissés et d'un volant froncé; des nœuds en taffetas rose sont placés sur le pli de derrière. — Le corsage est ouvert en cœur et garni d'un ornement rappelant celui de la tunique. Manche entonnoir, avec revers orné d'un petit biais. — Chapeau de paille noire, garni de faille et velours noir. Touffe de roses avec traîne de muguet placée en dessous du chapeau et tombant très bas sur le dos.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Quelques-unes de nos abonnées s'étonnent de n'avoir pas reçu de réponse à diverses demandes ou réclamations; cela vient de ce qu'elles négligent constamment, malgré nos avis réitérés, de joindre à leurs lettres la bande de leur journal.

Lorsque cette bande leur fait défaut, il importe qu'elles nous indiquent très-exactement le titre du journal au sujet duquel elles nous écrivent. Autrement, notre maison possédant plus d'une douzaine de publications différentes, il nous est impossible de savoir de quel journal il s'agit, et force nous est, à notre grand regret, de ne donner aucune suite aux lettres reçues.

Ad. G. et Fils

ÉCHOS DE LA MODE

Les charmantes vendeuses réunies la semaine dernière chez la comtesse de la Ferronnays se sont fait remarquer par la suprême élégance de leurs toilettes.

Le blanc dominait. Pour coiffures, une moitié de guirlande Cérès posée à l'envers, c'est-à-dire au-dessus de la nuque, au lieu d'être sur le front. Cette mode est gracieuse et seyante à presque toutes.

Les robes garnies, mais ornées à plat pour ainsi dire; par le bas des jupes, une petite guirlande qui fait comme un cerceau de fleurs au milieu duquel on est assise; les unes l'ont en épis d'argent, les autres en fleurs des champs. Quand elles causent ou se promènent à deux ou trois, on marche véritablement sur des fleurs.

Et comme c'est une charmante innovation que ces ventes du

soir ! A la lumière, les affaires se traitent plus gaiement. Les douairières vendeuses avaient l'air d'exercer un sacerdoce et, vraiment, ne vendaient pas trop cher; mais les commerçantes de vingt ans étaient sans pitié.



En nouveau vêtement en cachemire noir entouré d'un galon d'or avec frange de boules or et noir.

Figurez-vous une blouse dont on a coupé les manches en ne laissant devant et derrière que la longueur d'un plastron. Ce plastron tient à la jupe; il a trois galons qui entourent le cou, et une ceinture qui le serre à la taille. La blouse est relevée par derrière, et devant elle serre et plisse comme un tablier.

Avec cela, un chapeau de paille noire avec des avoines et des coquelicots; cela fait une charmante toilette.



Au mariage de Mlle de L., la mariée avait au bas de sa robe deux plissés dont l'un remontait et l'autre descendait. Ils étaient séparés par un cordon de fleurs d'oranger.

En sortant de l'église, les amis sont venus prendre le lunch. La table était couverte d'un tapis de lilas blancs; et tout autour, des compotiers chargés de fraises, de raisins, de cerises et d'abricots comme au mois de juin. Pour le luxe il n'y a plus de saison.



Encore un lunch chez Mme S., avec accompagnement de musique.

De la terrasse, on voyait le retour des courses; et des voitures, on apercevait cet essaim de jolies femmes en grande toilette. Presque toutes ces dames portaient les mêmes fleurs sur leur chapeau qu'à leur corsage, mais celles-ci en fleurs naturelles.

L. S.

P. P. C.

Ce qu'il y a de plus nouveau à Paris en ce moment, c'est la chaleur. On ne parle que de cela, et l'on semble tout étonné de voir persister le soleil. De toutes parts on ne rencontre que gens qui s'abordent en disant: « Eh mais! c'est l'été! — Croyez-vous? — Je vous assure: je pars à la recherche d'une campagne. — Et moi j'emménage dans la mienne. » Et l'on se quitte en poussant un ouf! de satisfaction.

Étrange pays où l'on est si bien habitué au bouleversement de toutes choses, qu'un ciel bleu, à la fin de mai, y devient une surprise!

Donc, la verdure est à la mode; si le Paris mondain est encore à son poste, en vue du *Grand Prix*, — clôture solennelle, pour lui, de la saison dans la capitale, — son âme est certainement aux champs.

Et cependant tout n'est pas rose ni verveine dans l'horizon où s'élançait son imagination. Si c'est pour la campagne des environs de Paris — l'une des plus belles qui soient au monde — qu'opte son humeur voyageuse, que d'accrocs décevants dans les rêves qu'il peut former! C'est d'abord la question du gîte à découvrir, et quand on l'a trouvé, — au même prix de location pour les quatre mois de la belle saison que si l'on résidait toute l'année, — on s'aperçoit que la petite niche en plâtre ou en planches qui le constitue, sous le nom de *villa*, est infiniment plus exigüe, plus mal distribuée, plus chaude à habiter que l'appartement qu'on possédait à Paris. Bien plus, les arbres du jardinet qui l'en-

tourne, sur lesquels on comptait pour s'abriter contre le soleil, ne peuvent servir que le soir, — à l'heure où il n'y a que des étoiles au ciel, — et, l'après-midi, le sable brûlant de vos allées y rend la promenade impossible.

Vous rattrapez-vous, au moins, sur le charme de la société à la campagne, et les habitants y compensent-ils pour vous l'habitation?... Pour vous en rendre compte, allez à une gare de chemin de fer, au départ du train de cinq heures et demie. Vous y trouverez toute une foule d'hommes affolés, se pressant, se bousculant, suant sang et eau, chargés de paquets, — et quels paquets! de la victuaille, des fruits, des cartons à chapeaux! — assiégeant les wagons.

Les environs de Paris sont, en effet, la proie, pendant l'été, de négociants, d'hommes de finance, d'employés, que le premier train du matin amène à Paris, et que le convoi du dîner rend seul à la campagne. Or, comme il est convenu qu'on « ne trouve rien à la campagne, » les femmes de ces malheureux les transforment en autant de commissionnaires chargés de rapporter de Paris les approvisionnements de la ville, sans compter les chapeaux et les cotillons de Madame.

Si, désabusés par cette esquisse de la vie aux champs qui entourent les fortifications, vous songez à quitter Paris au bénéfice d'une destination plus lointaine, quels autres écueils vous attendent!... Pour ne prendre que ceux de la préface, voyez vos soucis sur le lieu du déplacement à faire. Irez-vous au nord ou au midi? à Plombières ou à Barèges? à Vichy ou à Aix? Devant les promesses et les séductions énumérées au catalogue des eaux et bains en vogue, comment faire un choix? Et puis, si toutes les eaux font du bien à condition qu'on ne les boive pas, beaucoup sont dangereuses à qui les absorbe à la légère ou mal conseillé. Quelle inquiétude dans cette alternative de savoir si, au lieu de vous envoyer à la régénération, le docteur ne vous conduit pas à la ruine définitive de votre santé?

Pour toutes ces raisons, et pour bien d'autres encore, contrairement à l'opinion générale, j'estime que les plus malheureux ne sont pas ceux que leur destinée enchaîne sur les bords de la Seine pendant la belle saison.

Paris avec ses boulevards, ses squares, ses Champs-Élysées, son Bois de boulogne si charmant au moment des promenades du soir, forme une ville d'été où l'on peut mener une existence fort sortable. On y trouve toujours une société causante, remuante, variée, qui manque aux eaux; et de plus, à la moindre goutte de pluie, des théâtres pour de vrai vous ouvrent leurs portes, — ressource inconnue aux eaux thermales.

Aussi s'explique-t-on que le beau monde prolonge davantage, chaque année, sa présence à Paris: en dépit du thermomètre, on a pu constater que la comtesse de Croix n'avait pas eu de peine à remplir ses salons de la plus brillante compagnie, et que la soirée de la comtesse de Mirepoix n'avait pas non plus chômé d'une assistance d'élite. Ajoutez les réceptions hebdomadaires à l'ordre mondain, le concert chez Mme Ducos, veuve de l'ancien ministre, avec intermède de déclamation par M. Mounet-Sully, le *raout* de l'hôtel Béhic, coupé par un intermède musical, et vous jugerez que la venue du soleil n'a pas trop fait pâlir les lustres de Paris.

Au bal de la comtesse de Mirepoix, comme à celui de la comtesse de Croix, les robes de mousseline blanche, troussées sur les jupons de faille ruchés à la vicille et à petite traine Louis XV, ont fait leur apparition, marquant qu'il s'agissait là de bals d'été. Beaucoup de broderie de paille aux robes et de garniture de fruits. Pomone est en train de détrôner Flore dans l'ornementation de la toilette féminine, ou plutôt de partager avec elle. Les femmes portent sur leurs robes non-seulement les fleurs des pommiers ou des cerisiers, mais aussi leurs fruits. Les raisins le disputent aux groseilles sur les cotillons de nos mondaines. C'est appétissant au possible!

Une soirée d'un intérêt exceptionnel a eu lieu à l'hôtel de Mme la comtesse de Pourtalès. Mme la princesse de Metternich y a joué avec Got, du Théâtre-Français, la pièce qu'elle avait déjà jouée cet hiver à Vienne et dont le succès avait retenti jusqu'à Paris. On a dansé ensuite avec entrain; mais peu de privilégiés avaient été admis à entendre la princesse et son excellent partenaire.

Le même soir, Mme Orsini, jeune Italienne, douée d'une belle voix de contralto, chantait chez Mme la marquise de Fontenilles, et Nadaud y disait avec verve ses plus spirituelles chansons de cette année.

La vicomtesse de Granval, qui quitte Paris ces jours-ci, a donné, pour ses adieux, d'excellente musique à ses amis. Mme Trélat, M. Widor et la maîtresse de la maison ont suffi pour rendre ce concert intime des plus agréables. On y félicitait M. Danbé sur le succès de son audition de *Christophe Colomb*, la belle œuvre de Félicien David, qu'on a réentendue après tant d'années, grâce à l'initiative intelligente du jeune chef d'orchestre.

Le *Derby* de Chantilly a été particulièrement brillant et animé, cette année. Jamais la pelouse du domaine des Condé n'avait été ni plus ni mieux garnie. Les princes d'Orléans se sont rendus sur le champ de courses dans des voitures menées par des postillons à la livrée de la famille, rouge et bleu, d'une très belle tenue. A Chantilly, les d'Orléans sont seigneurs et maîtres, et les courses semblent une fête qu'ils offrent au public. La comtesse de Palis a fait servir dans la tribune des princes, à quelques privilégiés, un *lunch* à la mode anglaise.

La facilité de transport, en démocratisant les courses de Chantilly, a détruit le cachet spécial qui s'y attachait jadis. La foule a envahi le champ, où ne brillait autrefois qu'une élite. Cependant, un dernier reflet de pittoresque s'y montre encore. Les courses deviennent le prétexte de diners dans les châteaux qui avoisinent la ville des Condé, et, à Chantilly même, la victoire de *Salvator* a été gaîment arrosée de vin de Champagne.

BACHAUMONT.

LES FLEURS

Voici le beau moment du bois de Boulogne. Les Parisiennes ne sont pas encore parties; elles ont besoin d'air et de soleil, et elles vont respirer le parfum des marronniers, des acacias et de l'arbre de Judée.

La nature reverdit et se couvre de fleurs, et la femme est comme la nature: elle semble renaître; et son chapeau, son corsage et sa voiture sont remplis de fleurs.

Il y en a aux oreilles des chevaux, à la boutonnière du cocher, au collier du petit chien. Les fleurs sont devenues indispensables, et servent d'accompagnement et de complément à toutes les actions.

On ne se réveille plus sans avoir un bouquet sur sa table. On ne sort plus sans en avoir un près de soi ou sur soi. On ne va plus en soirée, on ne se rend plus au spectacle, on ne dîne plus sans fleurs.

Aux baptêmes, aux mariages, aux enterrements, le héros de la cérémonie est couvert de fleurs. Autrefois on se permettait un symbole: l'oranger et la couronne d'immortelles; maintenant il faut une moisson de toutes les couleurs. Le lilas blanc, les roses, les violettes, passent de la toilette de bal au char funèbre; homme ou femme, indistinctement, emporte son bouquet, et les fleurs embaument les morts comme les vivants.

Les fleurs n'ont plus de saison, elles poussent quand on le désire, et c'est toute l'année. On ne connaît plus le mois des roses

et des lilas; depuis la culture dans la cave, qui décolore et fait pousser quand même, sans soleil et sans jour, la fleur n'a plus conscience que de la vie factice qui développera sève. Elle monte, la branche fleurit, et au mois de janvier les lilas sont blancs au lieu d'être violacés. Voilà tout.

Nice envoie des bouquets emballés comme des fruits, dans de petites caisses. On les enferme avec une bouffée d'air tiède, on ficèle, on cache, et Paris, quelques heures plus tard, les reçoit fraîches et parfumées.

Le parfum des fleurs donnait des vapeurs à nos grand' mères. Elles disaient qu'il était malsain d'en avoir près de soi. Autour des habitations, on ne voyait que des massifs d'hortensia, de rhododendron, des carrés de tulipes, de renoncules, de roses trémières, de dahlias, de reines-marguerites, de chrysanthèmes. Et l'on plantait bien loin le réséda, les violettes, le jasmin, l'héliotrope et le lys, odeurs trop pénétrantes, qui ne devaient qu'embaumer l'air.

Maintenant on enferme ces fleurs dans un boudoir.

Prend-on l'habitude des parfums comme des poisons? Ou les femmes ont-elles moins de nerfs et moins d'odorat?

Si les femmes ne se portent pas mieux, elles se plaignent moins, parce qu'il est de mode d'avoir une bonne santé, de pouvoir manger, et de prendre un peu de vin généreux et une goutte d'alcool cristallisé sur une cerise, sans faire la grimace.

Les femmes ne sont plus si délicates, ni petites maîtresses. Elles aiment ce qui est bon et elles l'avouent. Le haut goût ne leur déplaît pas; les épices passent comme des sucreries. Elles assaisonnent elles-mêmes ce qu'on leur présente d'un sourire encourageant et d'un regard curieux.

Elles ne se plaignent plus de trop de couleurs et de trop de parfums: au contraire, elles ne s'amuse qu'à ce prix. Dites tout ce que vous voudrez, elles s'attendent toujours à mieux.

La femme n'a pas changé, elle sera toujours la même. Mais c'est la mode, qui joue avec elle à pile ou face, et la fait tomber du côté qui lui plaît.

La mode est aux fleurs, profitez-en. Que la femme vive dans cette atmosphère parfumée, qui la complète et la rend plus séduisante.

Que les fleurs se donnent et se reçoivent comme on échange une poignée de main. Que ce soit la mode française; elle fera le tour du monde.

Les fleurs conviennent si bien à notre élégance, à nos goûts variés et changeants, à notre climat qui les fait toutes éclore, mais ne les grille et ne les gèle jamais.

Et voilà qu'après les avoir bien respirées, bien aimées et bien admirées, on les mange.

Violettes en sucre, feuilles de roses cristallisées, fleurs de trèfle pralinées; et tant d'autres qui n'ont pas été encore expérimentées au point de vue de l'alimentation.

NVL.

L'inauguration de l'Exposition internationale des industries maritimes et fluviales aura lieu irrévocablement au Palais de l'Industrie le 10 juillet prochain.

La visite de l'Exposition sera précédée d'une grande séance d'installation dans laquelle seront prononcés plusieurs discours résumant le but de l'œuvre et des travaux préparatoires de cette grande manifestation industrielle et nationale due tout entière à l'initiative privée. Lecture sera faite de la pièce de vers mise au concours et jugée digne du prix par le jury d'examen. Une cantate avec chœurs, soli et orchestre, sera exécutée, et l'on s'occupe de compléter la partie musicale. Nous en publierons le programme dans quelques jours.

A. B.

LE SALON DE 1875

(PREMIER ARTICLE.)

L'Exposition des beaux-arts aura eu, cette année, le mérite d'offrir dans son ensemble un aspect assez inattendu. Sans doute, on y chercherait vainement une de ces œuvres exceptionnelles qui défient toute critique et commandent l'admiration; mais on y trouve, en revanche, un certain nombre de productions estimables qui accusent une tendance sérieuse vers les sujets élevés. Beaucoup d'autres, à défaut de l'idée, ont pour elles la forme et présentent encore, au point de vue de l'exécution, un intérêt réel. Il en résulte que, malgré le trop grand nombre des ouvrages exposés et la médiocrité de quelques-uns, la physionomie du Salon de 1874 peut être considérée comme très satisfaisante.

Un de ses côtés les plus intéressants pour nos lectrices, — et il ne s'offre pas à nous-même comme un des moins curieux de cette exposition, — c'est la place qu'y tiennent un peu partout les œuvres féminines, celles-là surtout au bas desquelles figurent des noms aristocratiques. Ces aimables artistes, pour le talent dont elles ont fait preuve, non moins que pour l'éclatant hommage qu'elles ont rendu au travail, — source de noblesse aussi, — méritent bien une mention particulière: on nous saura donc gré de leur consacrer le peu de place dont nous disposons aujourd'hui.

C'est surtout dans la section des dessins et aquarelles que se pressent les nobles exposantes dont nous voulons parler. A leur tête marche Mme la duchesse de Chevreuse, avec un magnifique portrait au pastel de la reine Marie-Antoinette, d'après le tableau célèbre de Mme Vigée-Lebrun. Il y a là des transparences de ton, des chatoiements d'étoffe qui rappellent les plus beaux pastels du dix-huitième siècle.

On sait quelle artiste est Mme la baronne Nathaniel de Rothschild, dont les aquarelles ont été admirées déjà aux précédentes expositions. Cette année encore, les Basses-Pyrénées lui ont fourni le sujet de deux œuvres importantes: ce sont les vues d'*Une rue de Salies-de-Béarn*, reproduite avec tant de vérité, avec une telle puissance de coloris qu'il semble qu'on y soit transporté. Pas un détail de ces vieilles maisons aux murailles crevassées et grisâtres, aux fenêtres meublées d'un jupon ou d'une loque séchant au soleil, qui ne soit minutieusement observé et rendu; pas un de ces personnages épisodiques, baby implorant une tartine de sa mère occupée à bercer un nouveau-né, ou fileuses travaillant assises sur le seuil de leurs maisons, qui ne soit vivant, et, pour ainsi dire, en plein mouvement. Sous le pinceau de Mme de Rothschild, en effet, l'aquarelle s'anime, s'élargit, et l'on se croit en présence de la nature elle-même.

Rien de charmant comme cette autre aquarelle de Mme la marquise de Mun, représentant une fillette qui tient au bras un panier d'où s'échappe la récolte de fleurs des champs qu'elle vient de butiner. La tête de l'enfant surtout est adorable.

Deux sujets religieux placent sur la même ligne Mme la comtesse de la Bassettière et Mlle Amélie de Vaux-Bidon. La première nous montre, avec la vigueur de coloris d'un digne élève de Delacroix, *Jésus chassant les vendeurs du Temple*; la seconde, avec non moins de talent, représente d'après Flandrin *l'Entrée de Jésus à Jérusalem*.

Nombreux sont les portraits exécutés par des mains féminines. Citons seulement, outre deux portraits sur porcelaine dus à Mlle de Vaux-Bidon, celui du comte de Montesquiou exposé par Mlle de Tannenberg; celui de la duchesse de Bisaccia par Mlle d'Aumont; *Marié Leczinska*, par Mme Yvonne de Brayais; et *Messire Carondelet*, par Mlle Bouteiller du Retail.

Mme de Chevarrier s'est fait de la miniature une spécialité heureuse, et l'on comprend, en voyant son exposition, que son

atelier soit préféré entre tous par les individualités du monde aristocratique. Le portrait de Mlle L..., celui de M. et Mme de P..., lui font le plus grand honneur.

Après avoir donné aux émaux de Mme Delphine de Cool une mention qu'ils méritent doublement, car ils continuent dignement une des branches importantes du vieil art français, nous signalerons encore deux natures mortes exposés par Mme la comtesse de Nadaillac, et deux remarquables fusains de Mme la vicomtesse de Chezelles, dont l'un surtout, le *Bat-l'eau de cerf*, évoque d'une façon puissante un des plus beaux points de la forêt de Villers-Cotterets.

Si des salles réservées à la peinture et au dessin nous passons dans la section de la sculpture, nous sommes à même de constater que l'ébauchoir n'est pas, dans la haute société, moins heureusement cultivé que le pinceau. A preuve le buste de Mme B..., par Mlle de Saint-Priest, œuvre dont on ne saurait trop louer la grande distinction, et le buste de Mlle H..., par Mlle de Rubempré.

Dans notre prochain article, descendant des hauteurs mondaines où nous nous sommes tenu aujourd'hui, nous passerons en revue les ouvrages exposés par le « commun » des artistes, c'est-à-dire par la nombreuse phalange de ceux qui ne s'adonnent point à l'art uniquement pour employer leurs loisirs, mais bien parce qu'ils y ont été poussés par leur vocation et qu'il leur a fallu obéir à la loi du travail. Ceux-là ne sont certes pas les moins intéressants, et la critique ne leur peut refuser ni son attention ni ses sympathies.

Robert HYENNE.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — M. Edmond Cadol vient de prendre une revanche à laquelle il avait droit en donnant, sur notre première scène, une fort jolie comédie, *la Grand'Maman*, dont les quatre actes gagneraient pourtant à être débarrassés de certaines négligences de style qu'on y rencontre un peu trop souvent.

M. Cadol a pris pour thèse la situation faite à l'enfant devant la séparation des parents. Il y a là une étude morale, saisissante, bien faite et qui a obtenu le plus légitime succès.

Mme Arnould-Plessy s'est montrée admirable dans le rôle de la grand'maman, lequel supporte tout le poids de la pièce. Cette création ajoute de bien vifs regrets à ceux que suscite, parmi les habitués de la Comédie-Française, la décision prise par l'éminent artiste de se retirer de la scène.

GYMNASÉ. — Encore une comédie en un acte, de M. Eugène Verconsin: *Quête à domicile*. Le sujet est des plus simples, et point n'est besoin de grands efforts pour le deviner. Une dame vient quêter chez un monsieur; la dame est tout à fait avenante, le monsieur est fort aimable: naturellement ils finissent par se plaire et s'épousent. Ce n'est pas plus compliqué que cela!

MM. Frédéric Achard et Martin, MMmes Délia et Legault ont très bravement enlevé le succès de cette pièce qu'on jouera certainement dans toutes les soirées « musicales et littéraires », et aussi dans tous les casinos de villes d'eaux.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Reprise de *Marie-Jeanne* ou la *Femme du peuple*... Bien que trente ans aient passé sur ses premiers succès, ce vieux drame garde encore sa supériorité, son effet poignant, en dépit de tant d'in vraisemblances.

Mme Marie-Laurent sait, du reste, y exciter des transports d'enthousiasme en donnant à l'œuvre populaire de Dennery et Maillan le ton qui lui convient.

HOR-FROG.

PLANCHE G. N° 528. — DESCRIPTION, PAGE 266.



TOILETTE DE DINER

Modèle de la maison Costadau 25 et 27, rue des Jeûneurs).



Jules David del.

Le Roy, imp. r. des. Muris, 66.

Ad. Godebault et Fils Edr Paris

1232

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Etouffés de la M^{me} du Paradis des Dames, r. de Rivoli, 3 & 10. Modes de la M^{me} Moreau-Didsbury, R. des Capucines, 23.
 Jupons et Chaussures de l'Éclaircissement, r. Vivienne, 33. Boutique pour robes de la Compagnie Irlandaise, r. Croisettes, 36.
 Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Parfums de la M^{me} Violet, R. des Capucines, 12.
 Envois de la M^{me} de Commission Lassalle & C^{ie} r. Louis-le-Grand, 25.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Godebault & Son 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.



VOLANTE
Modèle de la même Co.

PLANCHE G. N° 527. — DESCRIPTION, PAGE 266.



TOILETTES DE CAMPAGNE
Modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

CENDRILLON II.

(NOUVELLE.)

I

La rue Grenéta, qui véritablement n'existe plus que par le souvenir aujourd'hui, était en 1832 une des rues les plus commerçantes, les plus peuplées et les plus richement laides de Paris. Les maisons y étaient couvertes d'enseignes de petits fabricants, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième, parfois jusqu'au sixième étage. On eût dit d'autant de ruches où bourdonnaient des essaims d'ouvriers travaillant l'article de Paris, si recherché par le monde entier.

Dans la rue Grenéta, l'hiver, et même l'été, il faisait nuit de bonne heure; en revanche, l'aube matinale avait peine, pour ainsi dire, à y pénétrer. Là, rien de luxueux ne charmait le travail; boutiquiers et fabricants, tous les habitants de la rue arrivaient au but qu'ils s'étaient proposé, à force d'ordre, d'économies, de persévérance, de temps et de privations.

A l'angle de la rue Saint-Denis se trouvait le magasin de mercerie dont M. Simier était le respectable patron. Magasin modeste en apparence et du plus simple aspect, mais, en réalité, on ne peut mieux assorti, pourvu de rayons en sapin qui regorgeaient de marchandises, et regardé dans tout le quartier comme une maison de grande importance, comme un très solide établissement.

M. Simier était mari et père. Sa femme, qui atteignait à peine vingt-deux ans, avait une de ces figures agréables dont l'effet égale celui des beautés reconnues, tant il y éclatait de grâce et de douceur. Le petit Anatole, fils des époux Simier, ne dépassait pas l'âge qui marque la limite de l'extrême enfance, c'est-à-dire trois ans environ. Anatole était rose, blond, frais et joufflu, aussi bien portant que gâté par sa mère dans ses moindres caprices. Comme les idoles, il recevait tout sans rien donner en échange; il s'habitua à considérer ainsi que des choses dues les amitiés que lui prodiguaient ses parents et les demoiselles de magasin.

Déjà la nuit tombait, lorsque M. et Mme Simier, assis sur la banquette de leur comptoir, virent entrer une forte paysanne, jeune encore, portant entre ses bras une belle et grosse enfant de quinze mois. La paysanne représentait merveilleusement l'Alsace; elle pouvait passer pour un très remarquable échantillon du sang généreux de cette antique province. Charlotte, tel était le nom de la nourrice, demanda si c'était bien « ici que demeurait le frère de M. Athanase Simier, capitaine d'artillerie. »

— Ici même, répondit le mercier, un peu surpris de la visite de Charlotte, qu'il ne connaissait pas le moins du monde.

— C'est que j'en viens de sa part, reprit celle-ci.

A ces mots, M. Simier et sa femme firent une légère moue.

— Que peut nous vouloir M. Athanase? demanda la mère du petit Anatole, qui survint en criant de toutes ses forces sur le seuil de l'arrière-magasin.

— Dame, répondit Charlotte, M. Athanase Simier ne veut rien... pardon, monsieur et madame. Il a été tué en Algérie.

M. Simier fit un bond; la figure de Mme Simier devint pâle. Aucune parole ne fut échangée entre les merciers et la paysanne. Seulement, Charlotte tira de sa poche un petit paquet enveloppé qu'elle présenta au marchand.

— Asseyez-vous, madame, fit M. Simier.

Une demoiselle approcha un tabouret.

M. Simier prit une lettre au milieu des paperasses et lut ce qui suit:

« Mon frère.

« Des divisions de famille nous ont tenus constamment éloignés l'un de l'autre; elles ont rompu toutes relations entre nous. Aujourd'hui, partant pour l'Algérie, où je vais faire campagne, laissant en France une chère petite fille dont la mère a succombé

en lui donnant le jour, je vous écris pour recommander à vos soins cette enfant, qui ne doit pas souffrir de nos dissensions, et qui, après ma mort, n'aura plus que vous pour parent et protecteur naturel. Je vous institue son tuteur par mon testament. M. Bordier, notaire à Metz, est chargé de vous faire remettre tout ce qui compose ma petite fortune, et par conséquent l'avoire de Clémence, devenue orpheline lorsque vous recevrez cette lettre.

« Je ne doute pas que vous ne remplissiez avec la plus grande loyauté et le plus complet dévouement la mission que je vous confie; j'espère aussi que Clémence, à mesure qu'elle grandira, vous sera reconnaissante des bons soins que vous aurez pour elle. Je le lui recommande, et vous prie de lui faire lire cette lettre, dès qu'elle aura l'âge de raison.

« Adieu, mon frère. Pardonnons-nous mutuellement, à cet instant suprême, les torts plus ou moins sérieux que nous avons eu l'un envers l'autre.

« Athanase SIMIER. »

Le mercier essuya les larmes qui coulaient le long de ses joues colorées; Mme Simier, elle aussi, sembla véritablement attristée par la mort de son beau-frère Athanase, qu'elle n'avait pourtant vu qu'une fois. Elle s'attendrit davantage encore lorsque son mari, ayant achevé la lettre du capitaine défunt, lui eut montré l'enfant en disant:

— Il nous appartient maintenant de veiller sur cette petite fille, qui reste seule au monde, et dont mon frère me confie la tutelle.

M. et Mme Simier se levèrent et allèrent embrasser Clémence, qui répondit à leurs caresses par quelques cris résultant de la peur.

La nourrice et Clémence furent conduites dans une chambre laissée vacante par le récent départ d'une demoiselle. On donna un copieux souper à la nourrice, et bientôt la maison Simier, tout entière, goûta le repos le plus absolu. La famille possédait un nouveau membre, dont la venue n'avait certes pas été désirée.

II

Nous ne dirons pas les causes de la brouille qui avait existé entre les deux frères; ces causes importent peu à notre récit. Il suffit de savoir que, chez M. Simier, Clémence fut élevée sur un pied d'égalité parfaite avec Anatole. Il s'établit bientôt entre les deux enfants une amitié charmante, qui se développa avec les jeux de l'adolescence. Quand ils eurent atteint l'âge de la première communion, on les considéra partout comme frère et sœur.

M. Simier administrait avec zèle le peu de bien qu'Athanase avait laissé à Clémence, et celle-ci avait pour ses parents une reconnaissance sans bornes, que l'on eût pu confondre avec la piété filiale. Jamais elle ne laissait passer une occasion de la manifester; rien n'était plus doux à son cœur que de prouver son amour aux époux Simier par ces mille petites attentions qui offrent tant de charmes, quand le maître y voit l'effusion des sentiments délicats de son protégé.

Cependant Anatole entra dans un des collèges de Paris; Clémence, elle, reçut l'instruction de famille: une maîtresse de français lui vint donner leçon, et lorsque ses études parurent suffisantes, M. Simier la destina au commerce, la mit au magasin avec les demoiselles et la dirigea dans le travail. A quinze ans, Clémence pouvait déjà tenir un rayon; elle plaisait aux clientes, et quand elle laissait partir une acheteuse, c'est parce qu'il y avait impossibilité de vendre. Aussi quels compliments lui adressait son oncle! Il voyait en elle une fille précieuse, capable d'aider plus tard un mari à faire fortune. Quelle dot valait de pareilles qualités! Clémence était douce, bonne, point coquette, laborieuse au suprême degré.

Mais il arriva que les choses, d'ailleurs, changèrent complètement de face dans la maison du mercier.

Il semblait que plus Clémence s'adonnait au commerce, plus sa tante s'en éloignait. Mme Simier laissait souvent Clémence à la caisse, et ne descendait pas au magasin. Peu à peu, les toilettes de Mme Simier devenaient superbes, extravagantes même, surtout les jours où Anatole sortait du collège, c'est-à-dire les dimanches et les jeudis. La mère faisait aux Tuileries de longues promenades avec son fils, en uniforme de drap fin.

Anatole comptait au nombre des collégiens dandys, travaillant peu, dépensant beaucoup, portant les sous-pieds et brandissant la petite canne à pomme d'or. Il passait à l'état de cavalier servant de Mme Simier, qui se glorifiait d'être à son bras. En un mot, Anatole et sa mère vivaient pour ainsi dire à part, si bien que la famille se divisait en deux camps : Mme Simier et son fils, M. Simier et sa nièce. D'un côté, le prosaïque travail du commerce, de l'autre toutes les jouissances du luxe.

Mais à force de voir sa femme adopter les nouvelles manières, le « bon genre », M. Simier lui-même n'échappa point à la manie des grandeurs. Le luxe est contagieux.

Au modeste magasin de mercerie que nous avons décrit plus haut, succéda une vaste galerie, formée par l'adjonction de deux boutiques voisines. Partout étincela le cuivre, et l'ameublement ressembla à celui d'un riche salon bourgeois. Les demoiselles de magasin firent place à des commis ; le personnel coûta, par conséquent, plus cher. Puis il y eut des garçons en livrée ; puis une voiture porta les marchandises ; enfin le quartier Saint-Denis s'étonna de renfermer dans son sein une maison aussi brillante, devant laquelle souvent s'arrêtaient des équipages et que fréquentaient les dames de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Germain.

Bientôt les époux Simier menèrent grand train ; ils achetèrent une habitation à Auteuil, ils eurent des chevaux, ils allèrent dans le monde, principalement Mme Simier et Anatole, que le mercier conduisait au bal avec une complaisance sans pareille.

Pour Clémence, soit que ce genre de vie ne lui plût pas, soit que chez elle la raison l'emportât sur l'amour du plaisir, elle ne paraissait que de loin en loin dans les fêtes où brillaient Mme Simier et Anatole. Chacun la regardait comme une « petite sauvage » ; elle ne tarda pas à devenir une seconde Cendrillon, aux yeux de sa tante et de son cousin.

— Oui, disaient ceux-ci, Clémence est une fille précieuse pour le commerce ; elle compte bien ; elle a une certaine intelligence des affaires, mais peu d'élévation dans l'esprit et beaucoup trop de prosaïsme dans les goûts.

Clémence ne se révoltait pas contre sa situation ; loin de là, elle faisait la part des fortunes différentes.

Autant Anatole serait riche, autant elle serait pauvre : elle devait donc reconnaître, par le travail, les soins que l'on avait pris de son enfance, et s'efforcer de ne jamais sortir de son humble sphère. Elle était la colonne inébranlable de la maison de commerce ; elle secondait, disons plus, elle suppléait parfois M. Simier, dans les choses de l'intérieur.

Et si vous saviez de quels respects les commis entouraient Clémence ! Son exemple stimulait leur zèle ; aussi le chiffre des affaires ne diminuait pas, et la prospérité commerciale de M. Simier eût été grandissante, si le chapitre des dépenses excessives n'eût sans cesse pris des proportions folles.

Outre les améliorations coûteuses apportées à l'agencement des magasins, il y avait des frais énormes de représentation, toilette, plaisirs, théâtres, etc. Le budget s'élargissait toujours, et Clémence n'y prenait qu'une bien faible part.

Peu à peu la jeune fille, initiée aux écritures, put s'apercevoir que l'équilibre existait à peine entre les recettes et les dépenses. Elle remarqua bien aussi que les fins de mois étaient pénibles ; que son oncle, au moment des échéances, semblait plus inquiet

que d'ordinaire ; que parfois, enfin, M. Simier avait des mauvaises humeurs persistantes et, sans la rudoyer, cessait de lui parler avec cette tendresse à laquelle Clémence s'était accoutumée.

Un jour, le mercier revint courroucé de chez son banquier. Celui-ci n'avait pas accepté toutes les valeurs inscrites au bordereau. Il fallut que M. Simier recourût à des expédients ; il le fit et réussit : mais aussitôt il signifia à sa femme que la situation de la maison était gênée, mauvaise, et que, par conséquent, il importait de restreindre les dépenses. Hélas ! les conseils, les ordres du mari furent comme non avenue.

— Vous avez toujours eu des craintes chimériques, monsieur, répondit l'élégante mercière... Je ne jette assurément pas l'argent par la fenêtre... Je me prive d'une foule de choses nécessaires à la toilette d'une personne qui occupe un rang tel que le mien...

— Mais, Louise, interrompit le marchand, je ne vous adresse aucuns reproches. Je prends le Ciel à témoin que les circonstances seules me forcent à vous tenir ce langage. Nous avons éprouvé des pertes successives ; les affaires marchent doucement, très doucement...

— Il suffit, reprit Mme Simier, je vous obéirai, et reprendrai, si vous le voulez, la place de Clémence à la caisse.

— Je ne dis pas cela. Dieu merci, nous n'en sommes pas au point d'agir ainsi. Seulement je te prie, Louise, de considérer l'état présent des affaires ; je suis persuadé que tu y auras égard.

— Oh ! je n'y manquerai pas, dit avec douceur la mercière, qui embrassa M. Simier.

Mais rien ne changea dans les habitudes de Mme Simier et d'Anatole : le négociant avait donné des conseils en pure perte. Loin de diminuer, le train de la maison semblait aller croissant. Le mari reprit le collier de misère du commerce, mais la femme et le fils allèrent fiévreusement dans le monde.

Parmi les maisons que ceux-ci fréquentaient, il s'en trouvait une qui, dans un autre milieu, jouait à peu près le même rôle que celle de M. Simier.

M^{me} de Saint-Berthier, restée veuve avec un fils nommé Julien, n'avait qu'une très-médiocre fortune, mais devait au brillant passé militaire de son époux une position estimée dans le faubourg Saint-Germain.

M^{me} de Saint-Berthier se lia étroitement avec M^{me} Simier, et Julien tout naturellement devint l'ami d'Anatole. Les deux jeunes gens bientôt ne se quittèrent plus. Lorsque, étant sortis du collège le même jour, ils commencèrent à étudier le droit, on les voyait sans cesse ensemble, soit aux cours de la Faculté, soit dans les promenades, soit enfin dans les bals du monde, où leur excellente tenue et leur réputation de danseurs émérites les faisaient rechercher.

Etrange effet des positions sociales ! Julien était le meilleur et le plus rangés de jeunes gens, et cependant Anatole avait en lui une mauvaise connaissance. Ceci mérite une explication.

Les personnes que voyaient M^{me} de Saint-Berthier et son fils connaissaient leur pauvreté et traitaient avec eux d'égal à égal en considération de leur nom. Elles ne leur demandaient ni toilette extraordinaire, ni réciprocité de réceptions. Pour elles, M^{me} de Saint-Berthier était toujours la femme d'un maréchal de camp, et Julien un garçon digne des protections les plus efficaces.

Au contraire, M^{me} Simier et Anatole, qui passaient pour posséder une belle fortune gagnée dans le commerce, étaient reçus un peu de haut par ces personnes ; pour payer leur écot, il leur fallait prodiguer les avances à leurs nouveaux amis, remplacer l'éclat du nom par l'éclat du luxe, en un mot faire complètement figure.

L'intimité d'Anatole et de Julien, surtout, obligeait le premier à voir des fils de famille puissamment riches, qui l'entraînaient dans les cercles fashionables et l'habituèrent aux plaisirs de millionnaires. Là où Julien pouvait se laisser donner telle ou telle

jouissance, Anatole était forcé d'entrer dans les dépenses à cause de sa fortune connue, exagérée par lui-même, dont l'amour-propre était sans cesse chatouillé, lorsqu'on lui disait: « Vous serez très riche, plus riche que nous, un jour, car votre père augmente chaque année ses rentes. »

Nous avons dit qu'Anatole avait de l'amitié pour Clémence; mais, pendant ses études de droit, il ne s'occupait guère de sa cousine. Jamais celle-ci ne pénétra dans les splendides salons où M^{me} Simier et son fils ne cessaient de paraître.

Il arriva pourtant que M^{me} de Saint-Berthier, lors d'une visite au magasin de mercerie, vit Clémence, la trouva charmante dans sa simplicité, et l'invita à venir au bal chez une parente qui demeurait rue de Caumartin. M. Simier avait accepté pour sa nièce et, le mardi suivant, toute la famille du marchand devait assister à la fête. Mais le jour arrivé, Clémence prétextait une indisposition et resta à la maison.

Les commis du magasin remarquèrent ainsi une fois de plus les habitudes sédentaires de la jeune fille, et à dater de ce jour, ils la surnommèrent « la petite-fille de Cendrillon ».

III

Au bal, Anatole et Julien se firent d'abord remarquer par leur ardeur pour la danse, et ils méritèrent les compliments de la maîtresse de la maison. Mais ensuite on les vit se diriger vers un petit salon où des tables de jeu étaient dressées. Bientôt ils figurèrent parmi les joueurs, et tous deux furent partenaires dans une partie de whist. Le prix de la fiche était considérable; ils eurent mauvaise chance, et, quand ils passèrent, comme on dit, quand ils quittèrent la table, Anatole et Julien perdaient chacun cinq mille francs, sur parole, bien entendu. Nos victimes du whist rentrèrent dans le salon de danse, s'efforcèrent de sourire, d'être aimables, en un mot, de faire contre fortune bon cœur. Ils y réussirent à demi. L'un et l'autre se demandaient intérieurement comment ils acquitteraient dans le délai de quarante-huit heures la dette d'honneur par eux contractée.

Anatole, rentrant avec sa mère confia à celle-ci l'embarras dans lequel son ami et lui se trouvaient. Il la pria de venir à leur secours, déclara qu'il devait prêter la somme à Julien, qui la rendrait sous peu de mois, et parla avec une éloquence si persuasive que M^{me} Simier se laissa attendrir, en promettant de ne rien dire de ce qui s'était passé au mercier.

Que de faiblesse dans l'âme de cette mère! Combien l'excès de sa tendresse pour Anatole l'entraînait au delà des bornes de la raison! Elle chercha dans sa tête le moyen de réparer le mal, à l'insu de M. Simier, et elle se décida, après bien des perplexités, à pourvoir par elle-même au besoin d'argent qui tourmentait Anatole.

Elle se dit que, dans les occasions graves, comme celle dont il sagissait, l'honneur de son fils était en quelque sorte aussi le sien et aussi celui de son mari; elle redouta l'effet que produirait le non-acquittement de la dette d'Anatole, et elle en arriva à trouver que les torts n'étaient pas du côté des jeunes gens obligés de « tenir leur rang » au milieu de salons magnifiques et remplis de riches capitalistes. Elle se dit :

— Pauvre enfant! Peut-être ignorait-il que l'on jouait si gros jeu!... Et son ami lui-même s'est pris au trebuchet... Il faut les aider... Une autre fois, ils seront plus prudents... Cela leur servira de leçon.

Or, voici ce que M^{me} Simier imagina. Comme elle ne pouvait réaliser dix mille francs en quelques heures, elle engagea chez son joaillier une splendide parure de diamants, que son mari lui avait donnée quelques années auparavant. Le joaillier avança la somme, qui devait lui être rendue par à-comptes, et M^{me} Simier porta une parure de strass, à peu près semblable à celle qu'elle avait engagée.

Anatole bénit son excellente mère, car il était sauvé! Les dettes furent acquittées et, peu à peu, sur l'argent que son mari lui réservait pour ses dépenses personnelles, M^{me} Simier se forma le capital qui devait dégager ses superbes diamants.

A quelques jours de là, une scène tout autre se passait dans la maison Simier, relativement à Clémence.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro).

SAINT PIERRE ET LE GASCON

(ANCIEN CONTE BLEU. — FIN)

Le lendemain, en effet, ils se réunirent au moment et au lieu convenus. Pascal faisait joyeusement sauter sur sa main ouverte un écu de six livres, rémunération de ses peines et de son talent de ménétrier.

Saint Pierre montra dix écus, disant :

— Voilà mon salaire.

— Mazette! fit le Gascon stupéfait et jaloux. Quelle besogne avez-vous donc faite à l'enterrement, monsieur le pèlerin, pour gagner si grosse somme?

— J'ai ressuscité un bon père de famille, à la grande joie des siens.

— Vous ressuscitez les morts! s'écria Viadasé sans trop d'étonnement, toutefois, car un Gascon ne saurait déceintement laisser croire qu'il est incapable d'opérer des miracles; comment vous y prenez-vous, s'il vous plaît?

— Je croise les bras sur la poitrine, en disant au mort: Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi!

— Pas plus longue fatigue? Rien qu'un commandement?

— Rien que cela, la foi étant forte et sincère.

— Par mon âme! voilà travail qui ne porte guère à la sueur! Et mieux vaut cent fois ce métier commode que s'essouffler, à en perdre haleine, une nuit entière, dans une peau de bouc pour un pauvre écu de six livres! Et moi aussi je serai résurrectionniste, puisqu'il y a si gros salaire et si mince labeur! Cette besogne ne m'est pas interdite, je suppose?

— A tous ceux qui ont bon vouloir et croyance en la puissance divine, rien n'est impossible. La foi soulève des montagnes, a dit le juste entre les justes.

— En d'autres termes, l'intention, la ferme intention surmonte tous les obstacles. Il suffit. Je l'aurai, cette vertu-là.

— Confondons les recettes du jour, dit le saint ouvrant l'escarcelle.

— C'est entendu, répondit Pascal, qui joignit ses six livres à la masse.

Ils poursuivirent leur voyage après un léger repas.

— Je serai tôt le plus riche du canton, pensait Viadasé.

— Un mouton qui n'a pas de cœur! c'est singulier, grommelait le pèlerin.

— Qu'il est donc rabâcheur, ce vieux-là, répétait le Gascon, tout à fait sans rancune, d'ailleurs, car il voyait l'avenir tout en rose.

A la fin du jour, ils atteignirent l'entrée d'une gorge.

— Encore deux villages, dit saint Pierre, et, comme devant une noco là, des obsèques ici. Pour lequel penches-tu?

— Ma foi! je l'ai dit déjà. A votre tour de rire, moi je veux pleurer ce soir.

— Va donc où l'on pleure. Tu me rejoindras à cette place au premier chant du coq.

Sur ces mots, ils se séparèrent. Mais le jour venu, saint Pierre, le coq, le soleil et l'horloge furent seuls exacts à l'heure.

L'apôtre se mit à la recherche du vigneron.

Au milieu de la grande place du village, se dressait une potence, et la population tout entière poussait des hurlements autour de Pascal garrotté et la hant au cou.

— Pendez-le! criait-elle, hideuse et féroce.

— De quel crime cet homme est-il coupable? demanda le saint.

— Ce traître, cet impie, ce supôt de malin, répondirent deux mille voix, ne prétendait-il pas pouvoir ressusciter notre bailli, décédé hier!

— Ajoutez, dit le patient, que les héritiers et le curé préfèrent pendre un vivant que de restituer l'argent touché pour un mort.

— Il blasphème encore, le maudit! rugit le populaire.

— Accordez-lui quelques minutes pour venir à repentance et se réconcilier, demanda le pèlerin.

— Qu'il soit ainsi, répondirent les plus fanatiques. Faites donc la bonne œuvre, révérend Père, et confessez celui-là.

Quand ils se furent écartés, saint Pierre questionna le Gascon.

— Quelle maladresse as-tu donc commise?

— De point en point j'ai scrupuleusement observé vos instructions.

— Tu en as sûrement négligé une au moins pour t'être mis en cas pendable.

— Ne m'avez-vous pas recommandé de me signer? C'est ce que j'ai fait, de haut en bas, de gauche à droite, à la mode périgordine, m'écriant avec politesse: « Ayez la bonté de vous lever, monsieur le bailli. »

— Et monsieur le bailli n'a pas bougé?

— Ni bougé, ni parlé. Lui qui d'un signe et d'un mot, étant vivant, châtia sans grand scrupule et commiseration les malheureux justiciables trainés à son tribunal, il s'est bien gardé d'ouvrir la bouche pour être intègre un jour par hasard.

— Convienst plutôt que la foi indispensable t'a manqué. Mais le mal est fait et te voilà près de comparaître devant ton créateur. Te repens-tu de tes fautes?

— Oh! de toute mon âme!

— Et si je te tirais de cette extrémité, aurais-tu à l'avenir meilleure vie et horreur du mensonge?

— Oui, bien sincèrement.

— Eh bien, je peux te sauver, à une condition cependant.

— Dites, dites! j'accepte d'avance.

— Confesse enfin ce qu'est devenu le cœur du mouton.

Pascal se crut persiflé, perdit patience et très colère:

— Ni pour la mort ni pour la vie, s'écria-t-il, je ne saurais confesser ce que mes yeux n'ont pas plus vu que mes dix doigts pratiqué.

— Parles-tu selon ta conscience?

— Sur mon âme, oui! j'en prends à témoin le soleil, la lune et les étoiles.

Le bienheureux gémissait à part lui de l'endurcissement de ce vilain; mais miséricordieux par l'habitude céleste, il résolut de pousser l'épreuve jusqu'au bout.

En ce moment passait le feu bailli que portaient quatre malfaiteurs à mine sinistre, précédés en avant par la croix et la bannière.

Saint Pierre s'approcha, et à son injonction le mort secoua le linceuil, éternua bruyamment et s'informa.

— Très bien! dit-il, quand les porteurs stupéfiés lui eurent détaillé les incidents par le menu.

Et rentrant *allico* dans la plénitude de son autorité:

— Délivrez cet homme, commanda-t-il superbement, et qu'on lui donne l'argent de mes inutiles funérailles.

Cet ordre exécuté, l'apôtre empocha la somme en tant que trésorier.

Lorsque les deux associés se retrouvèrent seuls sur le grand chemin du roi, à cent jets de pierre des furieux, qui les auraient volontiers pour un peu lapidés tout à l'heure, le Gascon, encore mal à l'aise, dit avec un soupir de soulagement:

— Merci de moi! je retourne à mon village d'Ollivou, devers Rouffiac, où du moins l'on ne m'a jamais voulu pendre. Il est vrai que je ne m'étais jamais avisé de faire du bien à qui que ce soit, manant ou bailli. Ça, ne vous déplaît, monsieur Pierre, partageons nos bénéfices.

— Soit! dit l'apôtre prêt à ouvrir l'escarcelle; mais ne m'apprendras-tu pas, avant de nous séparer pour toujours, ce qu'est devenu le cœur du mouton?

— Mais encore une fois puisque le cœur leur manque, aux moutons, dois-je perdre ma salive à vous le jurer sur l'honneur? Tenez, pour finir, je lève la main.

— Singulier! bien singulier! murmura le saint.

— Cet homme me ferait damner avec ses redites! dit Viadasé, et je suis en grande impatience de lui souhaiter bon voyage.

Saint Pierre, gémissant de plus en plus d'entendre le vigneron mentir ainsi à sa propre conscience, ouvrit la bourse, et, sur la margelle d'une citerne, fit trois parts de l'argent.

— Vingt écus pour toi, vingt écus pour moi...

— Et pour qui le reste? demanda le Gascon alarmé. N'était-il pas entendu que le partage serait égal?

— Certainement, répondit l'apôtre. Aussi fais-je la part du troisième associé.

— Du troisième associé?

— Oui, celui qui a mangé le cœur du mouton.

— C'est moi! s'écria Viadasé se frappant la poitrine.

— Prends-donc la troisième part, dit le saint, et reconnais enfin qu'il y a parfois avantage et profit à dire la vérité.

Et levant les mains au ciel:

— Dieu bon! s'écria-t-il, béni sois-tu de n'avoir pas fait deux Gascognes!

Maurice CHERVEIX.

REVUE DES MAGASINS

Une nouvelle exposition d'articles d'été de la maison: *Au Paradis des Dames* (8 et 10, rue de Rivoli) vient nous fournir une série d'occasions fort avantageuses que nous voulons signaler à l'attention de nos lectrices, en les engageant à en profiter vivement.

Des peignoirs en toile pur fil, entourés d'une jolie broderie en ton camaïeu de toutes nuances, affichés partout 15 fr. 75, vendus seulement 8 fr. 75 au *Paradis des Dames*.

Des rotondes en mérinos ou cachemire tout laine, garnies de biais de soie, passenterie et guipure, d'une valeur réelle de 19 fr., au *Paradis des Dames*: 6 fr. 75.

Une affaire importante, huit cents rotondes, dolmans, en mérinos tout laine avec broderie application sur gros tulle, cent dispositions variées à 15 fr. 75 au lieu de 29 fr.

Le *Touriste*, ravissant vêtement avec manche à la religieuse, en drap de fantaisie de toutes nuances entouré d'une large broderie en ton camaïeu formant tresse. Ce joli modèle s'est vendu jusqu'à ce jour dans les premières maisons de Paris 29 fr. Le *Paradis des Dames* l'offre à 12 fr. 75!

Des costumes en toile pur fil, composés d'une jupe entourée d'un haut volant brodé en ton camaïeu, avec tablier et corsage-veston couverts de broderies camaïeu, au prix surprenant de 29 fr.

Des tuniques en toile pur fil, garnies de biais avec bords ajoutés et dépassant, en couleur camaïeu, à 15 fr. 75.

Quinze cents peignoirs en percale, que l'on chercherait vraiment ailleurs à 2 fr. 95.

Citons encore une nouvelle affaire incroyable; des tuniques forme tablier et des corsages cuirasse en beau cachemire complètement couvert de broderies d'application découpées sur gros tulle, vendus jusqu'à présent 425 fr. au *Paradis des Dames*, et qu'ailleurs on ne trouverait pas au-dessous de 140 fr., sont, aujourd'hui, grâce à une combinaison nouvelle, livrés par cette maison à 49 fr.

Ces divers renseignements nous ont paru précieux et tout à fait opportuns au moment prochain des départs pour les eaux et la campagne. Il y a 15 des occasions d'économie faites pour tenter toutes les femmes raisonnables.

— Voulez-vous connaître les nouveaux décrets de la mode? — Allez rue de la Chaussée d'Antin, 6, à la *Ville de Lyon*: c'est là que vous

serez le mieux renseignée. — Nous ne manquons jamais, pour notre part, d'en agir ainsi, pour la plus grande satisfaction de nos lectrices, espérons-le!

Aujourd'hui notre carnet contient de précieuses notes. — Signalons d'abord un délicieux *Fichu-sautoir* en filet de soie paille, rouge, rose, bleu ou blanc avec franges assorties, qui sert à plusieurs fins : comme fichu de soie encadrant un corsage ouvert sur lequel il se noue négligemment; comme fanchon, constituant une charmante coiffure avec nœud de velours et bouquet de fleurs; enfin, comme garniture de chapeau, avec l'addition de quelques fleurs.

L'écharpe *Marie-Antoinette* est une délicieuse innovation : qu'on se figure une longue écharpe en organdi, pliée sur elle-même et garnie de plissés sur tous les bords. On la pose au bas des épaules, et les pans, croisés sur la poitrine, vont se fixer derrière au milieu de la jupe sous un nœud de ruban. Nous n'avons vu ce joli modèle que dans les magasins de la *Ville de Lyon*; cette maison le fait encore établir en crêpe lisse noir avec plissés ou volants de Chantilly, ou bien encore en dentelle espagnole noire ou blanche.

Signalons un nouveau ruban d'une beauté achevée, en canevas très à jour et à rayures mates, d'une largeur égale à celle de toutes les ceintures flottantes, et dans toutes les couleurs. Il faut ajouter cette merveille à la série des autres magnifiques rubans de la *Ville de Lyon* dont nous avons parlé au commencement de la saison.

Aux broderies de tout genre (en soie, perles, paillettes, fil, etc.) dont la *Ville de Lyon* possède le précieux monopole, viennent se joindre les broderies de paille sur tulle, ou dentelle noire, qui sont la fureur du moment. Ce nouveau genre est appliqué aux garnitures en général, aux cuirasses et tabliers en particulier. Cette broderie est patronnée par les femmes les plus élégantes.

Avant de partir pour la campagne, il est urgent d'emporter une provision de gants; la réputation de la *Ville de Lyon*, sous ce rapport encore, est loin d'être usurpée.

— Quelle toilette comptez-vous me faire pour le jour du Grand prix?

— Madame veut-elle s'en rapporter à moi? demande la couturière ainsi interrogée.

— Peut-être; mais voyons votre intention.

— J'avais pensé choisir pour madame une de ces jolies batistes de la *Compagnie Irlandaise*, si merveilleuses comme tissus de fil, que la Mode a prises sous son patronnage.

— L'idée n'est pas mauvaise, en effet; mais, dans une série de batistes aussi complète que celle de cette maison, que prendriez-vous?

— La *Bretonne*, couleur blé de sarazin, conviendrait au teint mat de madame, mais son aspect un peu agreste manquerait de l'élégance voulue. La *Mauvesque*, avec les dessins à jour, genre guipure, exige un dessous de soie, ce à quoi nous ne consentirons pas. La batiste *Greuze*, d'une fraîcheur si suave avec ses naïves rayures roses bleues, etc., répond à toutes mes vues pour une partie de la toilette; et la batiste *Clorinde*, grisaille argentée, me semble faite exprès pour compléter l'ensemble.

— Vous avez raison et je cours, rue Tronchet, 36, acheter les étoffes indiquées.

Ajoutons à ce dialogue que les toiles, batistes, linons de cette maison sont d'une élégance pleine d'originalité et de bon goût, sans aucune exagération de prix.

— Nous avons aujourd'hui des renseignements fort complets sur les nouvelles étoffes spéciales de la saison, et c'est au magasin du *Comptoir des Indes* que nous les devons. Les cachemires et foulards des Indes y sont d'une qualité merveilleuse, en toutes nuances variées.

Le cachemire, entre toutes les étoffes de laine, est une des plus agréables à porter pendant l'été : souple et léger, il se prête à toutes les combinaisons. Sa largeur est de 1 mètre 20 cent., son prix de 6 fr. 90 cent. Il faut compter environ 8 mètres pour faire le costume complet : jupon, tablier, cuirasse, ce qui fait un total de 55 fr.

En qualité plus belle et plus fine, même largeur, 8 fr. 15 le mètre; soit 65 fr. le costume. — En qualité extra, le cachemire vaut, au *Comptoir des Indes*, 9 fr. 75; soit 75 fr. le costume.

Il y a une autre qualité supérieure de cachemire, mais plus épaisse et convenable surtout pendant la saison d'automne. Son prix est de 11 fr. 50 le mètre en grande largeur, et les 8 mètres valent 95 fr.

Ajoutons que, pour l'été, les deux premières séries à 6 fr. 90 cent. et 8 fr. 15 cent. sont tout à fait suffisantes pour les robes et costumes de la saison. On porte un costume de ce genre jusqu'aux grandes chaleurs, puis on le reprend lorsqu'elles sont passées jusqu'aux mois d'hiver.

Le foulard de l'Inde ne possède pas moins d'avantages que le cachemire et se recommande par les mêmes raisons. Le *Bénarès*, en trente-six nuances nouvelles, est le plus beau des foulards unis; mais, cette année, la fantaisie lui dispute la palme!

C'est d'abord le matelassé d'été, foulard broché et damassé, d'une beauté incomparable, pour tunique, cuirasse, etc.; les foulards à rayures satinées et unies; les foulards à rayures alternées, brochés de bouquets Pompadour; et puis les foulards à dispositions de couleur sur fond noir ou clair.

Les pois, les bouquets, les rayures, etc., plus frais et tout aussi élégants que la première soie venue.

On envoie *franco* les échantillons de foulards et de cachemires à toutes les personnes qui en font la demande.

Rappelons, en terminant, que l'on trouve toujours au *Comptoir des Indes* (129, boulevard Sébastopol) de charmantes écharpes en crêpe de Chine. Ces écharpes sont faites en toutes nuances : blanc, crème, noir, etc., et leurs bords sont garnis d'une frange assortie à tête grillée. On les dispose en vêtement, écharpe d'été, ou comme draperie sur un jupon, etc. Le prix est de 28 francs.

Notons également une superbe occasion de robes en foulard à 38 fr.; mais il faut se hâter, car il n'y a plus que 52 pièces à choisir.

— Les modes actuelles exigent de plus en plus l'appoint d'une tournure, mais d'une tournure faite selon les dernières règles de l'art. Comment, en effet, nos toilettes auraient-elles ce gracieux fuyant qui est le charme des robes du jour?

La maison de PLUMENT se fait remarquer par le soin intelligent et scrupuleux qu'elle met à saisir les moindres mouvements de la mode et par la parfaite exécution de ses modèles. Voilà le secret du succès énorme qui accueille de tous côtés : la jupe *Louis XV* pour robe courte : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge; — la jupe *Ninon* pour robe de diner : 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge; — la jupe *Royale* pour robe à traîne : 28 fr. en blanc, 33 fr. en rouge; — la jupe *Médicis*, 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge; — la jupe *Henri IV*, très plate du haut, pour robes de ville : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge. — Sans compter une foule de tournures mignonnes agissant sur le milieu du jupon et en longueur : 6 fr. en blanc, 8 fr. en rouge.

La maison de Plument, sur notre demande, a consenti à faire des expéditions *franco* pour toute la France (partout où il y a station de chemin de fer); il suffit pour cela de joindre à la demande un mandat de poste en adressant le tout à M. de Plument (rue Vivienne, 33).

SPÉCIALITÉS

Partir en voyage et ne pas se munir de toute l'artillerie nécessaire à la défense de la beauté serait une imprudence. N'a-t-on pas à lutter contre des ennemis intraitables? le grand air, le soleil brûlant, la poussière des grands chemins, l'eau salée, etc.! Il faut donc soigner sa parfumerie avec plus de sollicitude que jamais et prendre de préférence les produits à la glycérine. L'action en est spéciale et salutaire sur la peau et les muqueuses qu'elle rafraîchit et tonifie.

Nous nous faisons un devoir de rappeler la nomenclature des principales compositions à la glycérine que la maison VIOLET prépare avec ce soin intelligent et consciencieux qu'elle met en toutes choses : — *Crème de beauté*, produit extrêmement délicat, le plus efficace pour donner et conserver à la peau une éclatante fraîcheur. — *Cold-cream* recommandé pour les enfants et les personnes délicates. — *Crème fondante* pour entretenir la beauté et le lustre de la chevelure. — Pâte au miel et à la glycérine pour blanchir et adoucir les mains. — Enfin, une foule de poudres pour communiquer au visage et à la peau un délicieux velouté.

N'oublions pas non plus la série de vinaigre, d'eaux de toilette aux parfums si variés, à l'ess-bouquet, au Portugal, à l'héliotrope, au cédrat, aux violettes de Nice, aux fleurs d'Orient, à la verveine, aux fleurs des Alpes.

C'est à la *Reine des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) qu'il faut adresser sa demande.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.